

# LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3052. — 60<sup>e</sup> Année.

SAMEDI 17 JUIN 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOÜSELIN



SUR LE FRONT DE L'ARMÉE ANGLAISE, EN FRANCE

Un régiment des superbes troupes coloniales anglaises « Anzac » (Australie et Nouvelle-Zélande) mettant en état de défense un bois et des tranchées d'où il vient de déloger l'infanterie allemande,

## CHRONIQUE DE LA SEMAINE

## LES VIEUX DE LA VIEILLE

C'est de mes plus lointains souvenirs : étant tout enfant, avant 1870, nous les voyions à l'Esplanade de Metz, assis dans un certain angle ensoleillé de la promenade, ou circulant sous les marronniers qui font une admirable avenue d'ombre au pied de la citadelle, allant de la statue de Ney, auquel ils adressaient un petit bonjour familier, jusqu'au bord de la terrasse qui domine la vallée de la Moselle.

Ils marchaient par groupes de cinq ou six, avançant lentement, très droits, la mine sombre, avec des moustaches blanches de vieux sabreurs et des yeux de grands-pères. Ils portaient le chapeau haut de forme, à larges bords, légèrement incliné sur l'oreille, et un grand carré de moire rouge à la boutonnière de leur redingote. Ils avaient toujours l'air de parler de choses sévères, agitaient nerveusement leurs cannes, comme s'ils eussent voulu s'en servir pour assommer quelque ennemi invisible, — et quand notre cerceau ou notre ballon allait cogner leurs jambes, nous restions à bonne distance, perclus de terreur, dans l'attente d'une catastrophe.

Nous ne savions rien d'eux pourtant, si ce n'est qu'ils s'étaient battus du temps de l'Empereur et qu'ils étaient entrés en vainqueurs dans toutes les capitales. Ils vivaient, d'ailleurs, à l'écart, ayant assez de choses à se dire entre eux sans éprouver le besoin d'y adjoindre les papotages des pékins. Beaucoup n'étaient pas riches et ne vivaient que de leur pension de retraite. Ils se fixaient volontiers à Metz, même ceux qui n'étaient pas originaires du pays, pour la seule raison que la ville possédait une forte garnison et qu'on y assistait à de belles revues. On entendait journallement les tirs d'exercice du canon au Polygone, et la retraite du soir, sur la Place d'Armes, était un spectacle à ne pas manquer. Les vieux de la vieille se plisaient en cette atmosphère belliqueuse. Ils se savaient, au reste, vénérés et aimés de toute la population : on les admirait comme héros, on les estimait comme braves gens. Pas un d'eux à qui l'on pût reprocher d'avoir jamais fait tort à qui que ce fût ; ils péchaient plutôt par excès de fierté et semblaient se considérer comme personnellement responsables de toute la formidable gloire de la grande armée. Ils se montraient cassants parfois, rébarbatifs à leurs moments ; mais tous étaient cités pour des modèles d'honneur et de délicatesse. L'idée seule, — qui ne leur vint jamais, — de posséder un sou qui ne fut pas à eux, eût été un cauchemar de conscience auquel leur raison n'eût pas résisté.

Je pense qu'il y a, en ce moment, en Allemagne, des vieux de la vieille, de ceux qui ont fait sous Moltke et Mannefeld, les campagnes du Jutland, d'Autriche et de France. Ils ont aujourd'hui de soixante-dix à quatre-vingts ans : ils sont à l'âge où l'on se souvient, où l'on aime à vivre dans le passé, les séductions du présent paraissant dénuées d'attrait. Ces vieux soldats de Bismarck se réunissent-ils, comme faisaient les nôtres, pour parler ensemble de leurs jours de gloire ? Les voit-on au Thiergarten de Berlin ou sur la terrasse de Brühl, à Dresde, réunis par petits groupes, ruminant ensemble les activités d'autrefois. A vrai dire, je n'en crois rien : les souvenirs qu'ils ont gardés de leurs aventures belliqueuses ne sont pas de ceux qu'on échange : ils ont été braves au combat, certes, nul ne le conteste ; mais la bataille n'est pas toute la guerre : et le moyen, quand on a les cheveux blancs et les dents qui branlent, de se remémorer que, tel jour, en France, on a procédé à l'emballage d'un piano découvert dans une maison abandonnée ; que telle autre date est l'anniversaire de la mise en caisses des tableaux et des meubles d'un château de Lorraine ou de Picardie : — « Moi, dirait l'un, j'ai envoyé à ma chère femme six couverts d'argent pris dans le tiroir du bourgeois chez qui j'étais logé à Reims ; j'étais bien heureux, c'était notre première argenterie ! » — « Je ne perdais pas mon temps à pareilles bagatelles, reprendrait un autre ; avec les 5.000 francs en or que j'ai trouvés dans l'armoire au linge d'une fermière

de la Beauce, j'ai pu agrandir mon petit commerce et parvenir à l'aisance... »

Mais il n'est pas besoin de faire effort d'imagination ; nous savons, et de façon authentique, ce qu'ils auraient à se raconter, ces vieux de la vieille du roi de Prusse : voici, par exemple, ce que l'un d'eux, un Saxon, notaît en son journal de guerre, en 1870, dans le but manifeste de ne point perdre la mémoire de ses exploits et d'en tirer gloire plus tard aux yeux de ses petits-enfants : la chose commence par la confidence d'une impression qui paraît lui être familière, et dont il sait parler en artiste :

— « Tout a fait soul ». —

Rien de plus pour ce premier jour : le lendemain, on est en marche et on loge, en fin de journée, chez l'habitant : le carnet consigne : — « le soir, chliquement logé et grisé à notre aise. Beaucoup de cochonneries avec le capitaine ». —

Je m'excuse auprès de mes lecteurs, mais je reproduis ces citations telles qu'elles ont été publiées, en 1871, par le *Temps* ; ce carnet avait été ramassé sur le champ de bataille de Champigny et le traducteur s'était efforcé de rendre sa version aussi grossière que le texte allemand, ce qui ne fut pas facile. Quelques jours après, notre Saxon écrit : — « Forte discussion avec un sergent de chasseurs, et parti en rageant contre tout le monde pour Châlons ; bientôt dégueulé ». Encore pardon ; mais c'est de l'histoire.

L'armée d'invasion avance : on est dans le département de la Marne ; l'auteur du carnet est logé dans le château de Scribe, à Séricourt, et voici le souvenir qu'il tient à conserver de ce lieu gracieux : — « richement bouffé et bien dormi ». A Meaux on fait une longue halte ; le Saxon en profite : — « bu longtemps ! » Enfin le voici devant Paris ; la vie n'est plus si douce ; l'historiographe s'en console en volant tout ce qu'il peut, en cassant tout ce qu'il trouve, et en buvant comme un sac d'éponges : voici quelques-unes de ses dernières notes : — « Pigé 45 cigares, — le soir bu énormément, — l'après-midi en fredaine, — Soiffé et soûlé, très mal à la tête, — brisé une voiture... etc.

Un autre, un Hanovrien, celui-là, eut le bonheur de faire partie des troupes qui occupèrent la Bourgogne : — « Ah ! mon frère, écrivait-il, ce que je puis te dire, c'est que, dans toute ma vie, je ne boirai jamais autant de vin que j'en bois dans ce moment-ci en France. Je te souhaiterais rien que le vin dans lequel nous nous débarbouillons. Imagine-toi que nous sommes ivres quand nous nous levons, ivres quand nous nous couchons. La belle existence ! »

Ce serait une erreur de croire que les simples soldats seuls se délectaient à de telles bombances ; les officiers s'en montraient tout aussi réjouis, ceux mêmes des plus hauts grades ne dédaignaient pas de donner l'exemple : en arrivant à Versailles, le ministre de la guerre du vieux Guillaume, de Roon, est logé chez un riche propriétaire de la rue Colbert : vaste maison, beau jardin, cave opulente. Roon fait l'essai de celle-ci, se déclare satisfait, invite à dîner le roi, qui se pourlèche ; puis jugeant qu'il serait regrettable de faire une trop forte brèche dans ces Romanées merveilleux et ces Château-Lafitte exquis, il fait apposer sur la porte des caveaux de larges scellés de cire verte. Il ne les leva que le jour du départ qui fut aussi le jour de l'emballage ; et tous les vieux crus, soigneusement empaillés, furent, aux yeux du propriétaire ébahis, chargés sur des fourgons dirigés vers l'Allemagne.

Quittons les ivrognes pour les déménageurs. Edouard Fournier, dans son volume *Les Prussiens chez nous*, publié en 1871, a dressé, d'après des documents indiscutables et contrôlés, le bilan du pillage organisé et exécuté, de sang-froid, par les armées allemandes. Cela passe l'imagination et la vraisemblance, sans atteindre pourtant encore à la vérité complète : dans un château voisin de Saint-Cloud est volée toute une magnifique collection de tableaux d'Eugène Delacroix : chez une anglaise, Mme Moray, la maison est vidée de tous ses livres précieux, de toutes ses toiles de maîtres, de toutes ses œuvres d'art ; à Bougival, la bibliothèque tout entière de M. Boucher est mise en caisses et part pour l'Allemagne, estampes, manuscrits précieux, incunables, éditions princeps, sans choix ; aux

environs de Saint-Germain, dans une maison de campagne, les Prussiens entassent pêle-mêle, dans une immense voiture en partance pour Berlin, tous les tableaux, avec le linge et l'argenterie du propriétaire. Versailles, où résidait le roi ! était l'entrepot du butin : le nouvel empereur autorisait, par sa présence même, ces petits profits ; il n'était pas sans en avoir sa part, bien probablement, et, après son départ et celui de sa suite, on découvrit et on conserva quelque temps, au château de Louis XIV, — beau trophée vengeur qu'on aurait dû garder, — des caisses portant les adresses du prince Royal, du prince de Reuss, du duc de Saxe-Cobourg, du prince de Wurtemberg, du grand-duc de Mecklenbourg, et qui contenaient des porcelaines précieuses et autres objets provenant du pillage des environs de Paris. Le grand Frédéric n'en avait pas agi autrement, à Dresde, le 10 septembre 1756, avec les collections des Electeurs de Saxe, si bien que, lorsque ses flatteurs le gratifiaient du nom d'*Alexandre*, cela faisait rire Voltaire, qui était au courant des choses, et qui disait : — « Alexandre ! Dieu vous bénisse ! Alexandre n'a pas croché les armoires de Darius ! »

Au château de Beauregard, somptueuse demeure de la veuve du grand Balzac, le déménagement dure un mois ! A Livry, près de Montfermeil, quand tout est pris, on va au cimetière : une sépulture imposante est là, celle de l'amiral Jacob et de sa femme, celle-ci inhumée depuis vingt-deux ans. La tombe est violée, le cadavre de la femme, conservé par l'embaumement, est dépouillé de ses bijoux : une brute coupe la main de la morte pour prendre un bracelet ; et quand l'horrible sacrilège est accompli, les voleurs couvrent les deux corps de leurs ordures. Procès-verbal fut dressé de cette profanation. A Sceaux... mais à quoi bon continuer ? un volume de cinq cents pages ne suffirait pas à énumérer seulement les pillages froidement accomplis et organisés à la prussienne. Un seul fait, encore, presque vaudevillesque : certain châtelain avait quitté sa demeure à l'approche de l'invasion : il apprend qu'un état-major ennemi s'y est installé et la *barbotte* de la cave au grenier : il accourt, trouve ses terrasses et ses salons pleins d'emballeurs qui clouent les dernières caisses ; il proteste, réclame, conjure qu'on lui laisse retirer au moins certains souvenirs de famille et se heurte à ce mot sublime du sous-officier ou de l'officier qui surveille la besogne : — « Impossible — tout est catalogué ! »

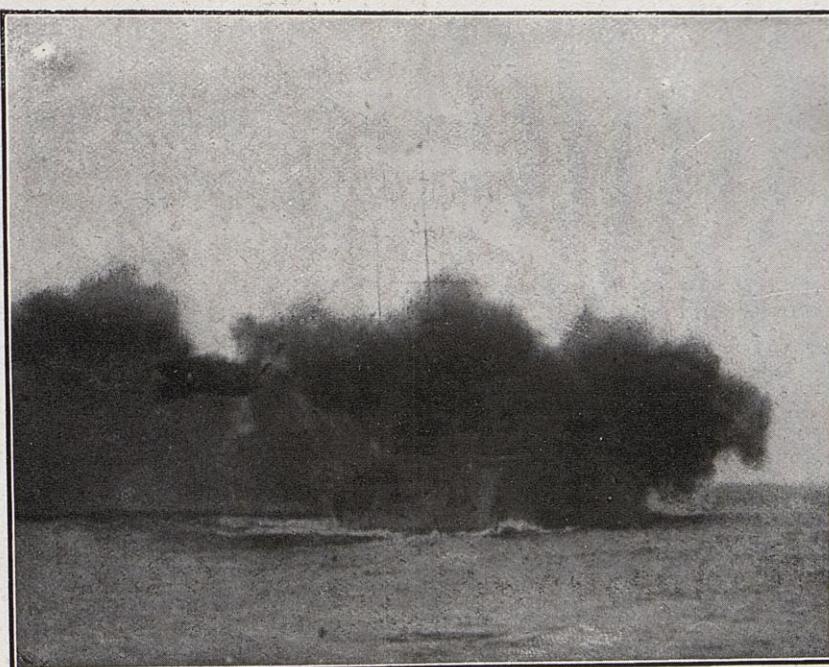
Où est-ce passé tout cela ? Où sont nos tableaux, nos marbres, nos bronzes, nos cristaux, nos porcelaines ? La râfe de 1814 avait été sérieuse, celle de 1870 a été conduite avec plus d'ampleur encore ; celle de 1914... n'en parlons pas pour le moment ; on dressera plus tard l'inventaire, — en même temps que la note à payer. Et voilà comment se sont meublés ces châteaux royaux ou princiers dont les Allemands se montrent si fiers. On ne dit pas : *ça a été volé en France* ; mais simplement : *ça vient de France*... Tout le monde comprend et l'honneur allemand, qui n'est pas très susceptible, se déclare satisfait. Tout récemment, le Kaiser, sollicité de prêter, pour une exposition organisée au bénéfice des victimes de la guerre, n'a rien trouvé de mieux que d'envoyer une boîte de petites cuillers d'argent provenant du palais du roi de Serbie ? On récolte les trophées que l'on peut.

Mais pour revenir aux Vieux de la Vieille d'Outre-Rhin, leurs causeries doivent être curieuses : les cambriolages d'antan, les belles aubaines rencontrées dans nos armoires et dans nos caves, tiennent évidemment plus de place en leurs récits, que les prouesses batailleuses. Ils se contentent les bons coups opérés, les bijoux arrachés aux pauvres femmes affolées de terreur, les soûleries triomphales à Reims ou à Dijon, les ménages montés en beaux meubles français... et c'est pourquoi je pensais, tout à l'heure, à ces anciens de l'armée prussienne, en faisant un retour vers nos vieux soldats du premier Empire, que je me souviens d'avoir vus, si calmes, si graves, si pleins de sérénité et dont les faces ridées avaient des yeux si limpides. Leurs mains à ceux-là n'avaient jamais pris à l'ennemi que des canons et des drapeaux.

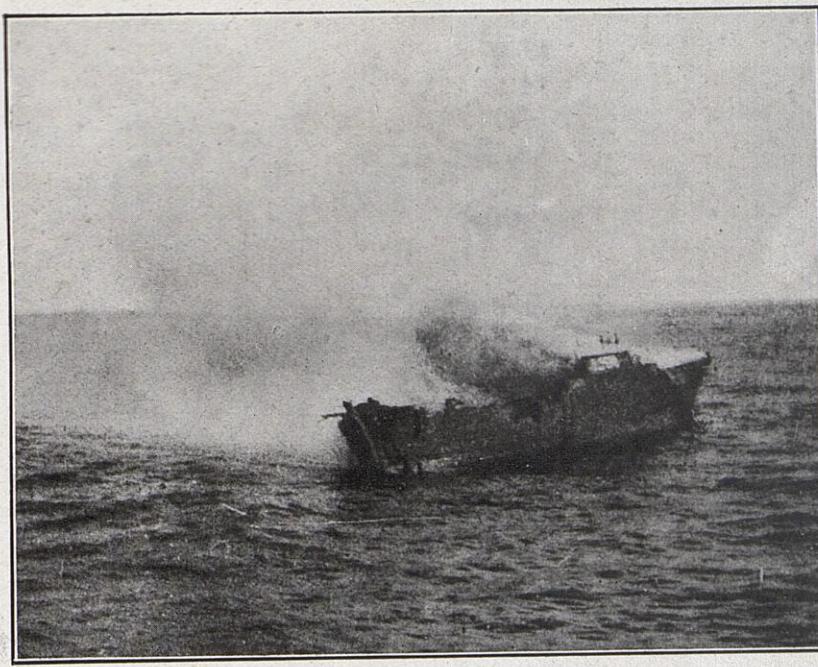
G. LENOTRE.



LE COMBAT NAVAL DES CÔTES DU JUTLAND. — Un cuirassé allemand entouré par une escadrille de torpilleurs anglais.



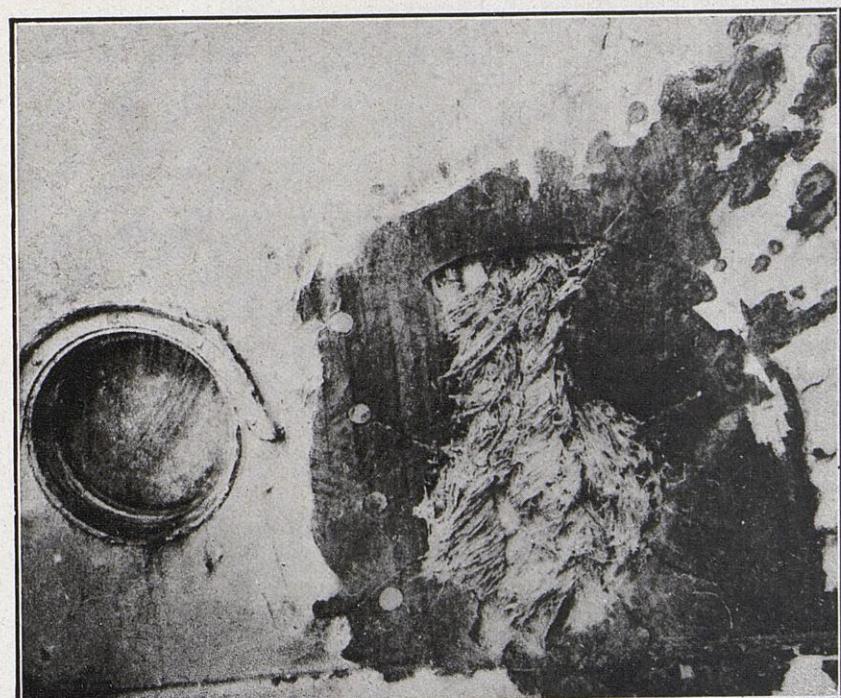
Un croiseur de bataille perdu dans la fumée que produit le tir de ses pièces.



Un vaisseau détruit par la mitraille et l'incendie, peu avant qu'il ne sombre.



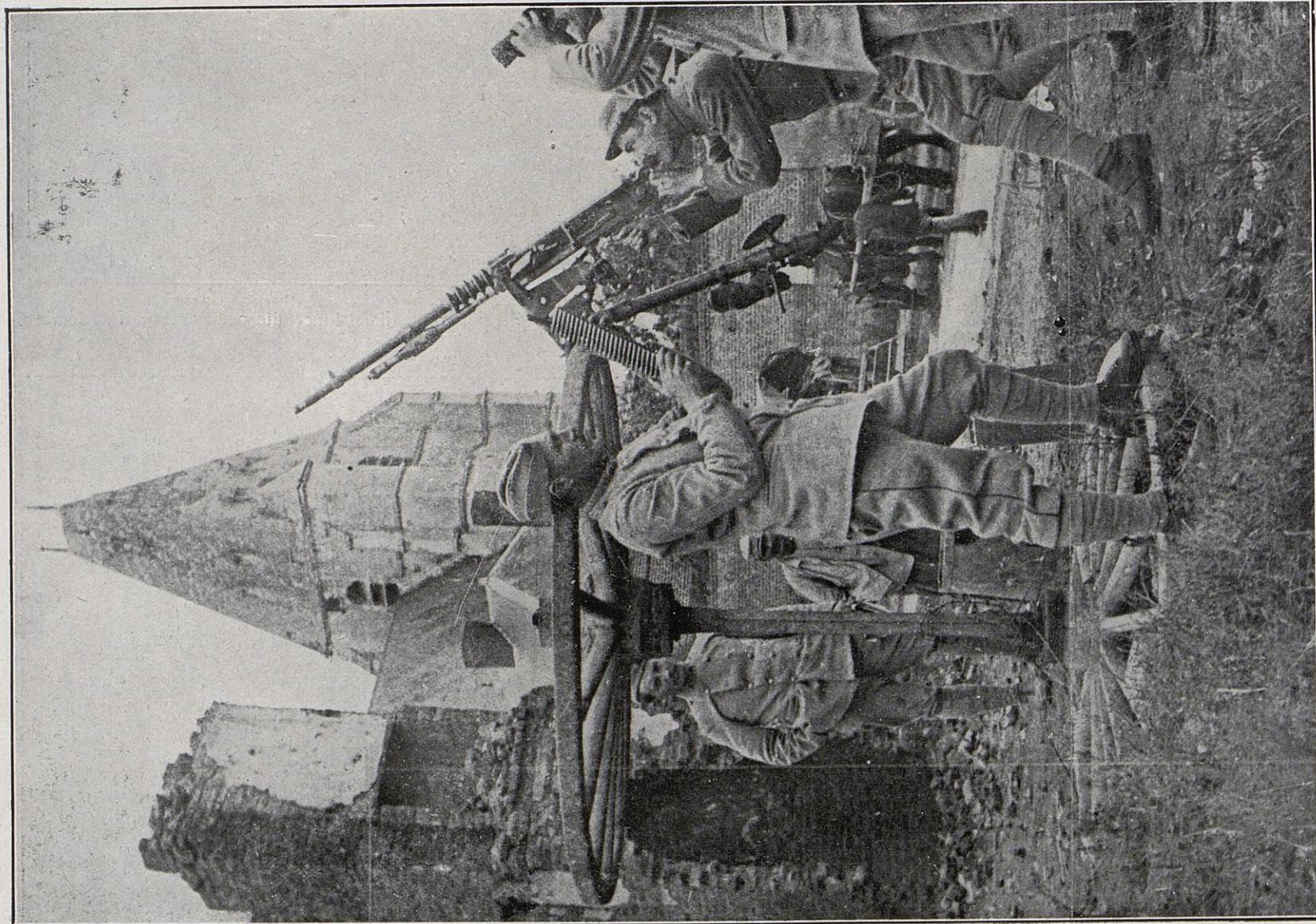
Le flanc d'un des vaisseaux anglais sur lequel se sont acharnés les projectiles ennemis.



Une large blessure faite dans la cuirasse d'un des croiseurs anglais, blessure qui fut « aveuglée » avec de l'étoupe.



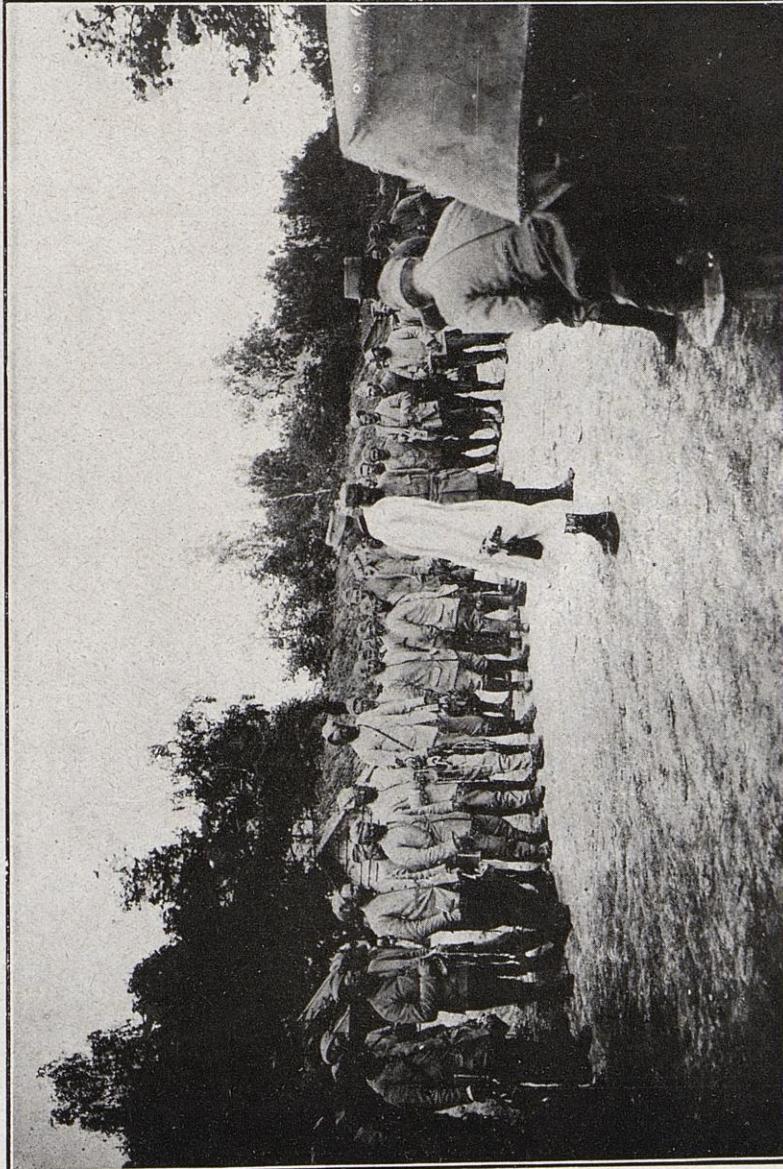
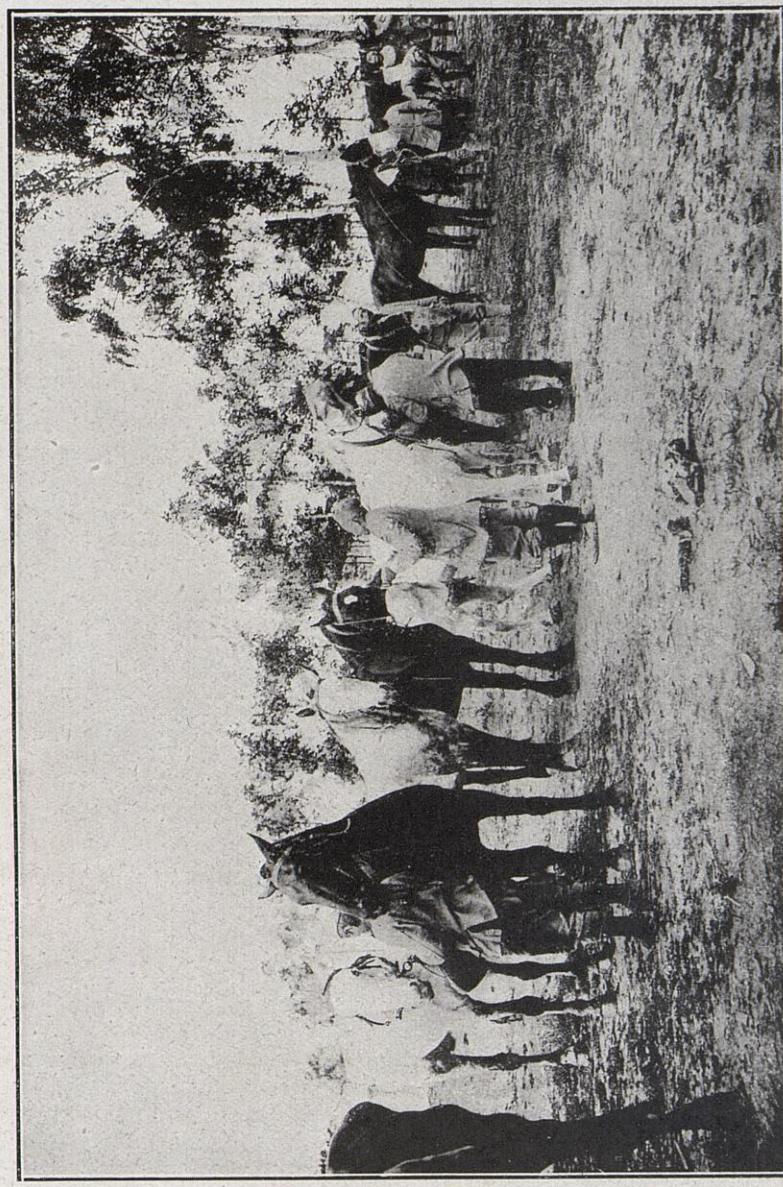
LE REPOS. — Lorsque les obligations de son rude métier de combattant lui laissent quelque répit, notre soldat, philosophe comme Diogène, installe son home dans un tonneau et, de là, le plus confortablement du monde, il écrit de jolies lettres à ses marraines.



LE TRAVAIL. — Grâce à une très pratique invention, — nos soldats sont ingénieux et malins, — le mitrailleur peut, durant de longues heures, monter la garde du ciel et canarder dans toutes les directions les avions ennemis qui se risquent au-dessus de nos lignes.



Un homme de science passe en revue soigneusement les masques protecteurs, car de leur bon état dépend la vie du combattant.



On réunit les hommes et on leur fait un cours sur les gaz asphyxiants et leurs terribles effets : c'est la théorie des masques.



Ensuite on répète la prise des masques et on s'exerce à l'ajustage, à la mise en place rapide de l'accessoire précieux.

COMMENT ON APPREND A NOS SOLDATS A SE PRÉSERVER DES GAZ ASPHYXIANTS

Mais il n'y a pas que les hommes qui se cachent la bouche et le nez : les braves chevaux, eux aussi, seraient victimes des gaz nuisibles. On leur met, en guise de masque, une musette bourrée de foin mouillé.



ILS ONT PRIS LE FORT, AMAS DE RUINES QU'ARROSE NOTRE ARTILLERIE, MAIS NOUS EN TENONS TOUS LES ABORDS IMMÉDIATS (*Composition de M. V. DE PAREDES*).

Les ruines du fort de Vaux s'étendent au pied d'un plateau presque partout boisé, qui forme la ligne de faite des Hauts de Meuse. Là sont établies nos nouvelles défenses qui commandent l'amas de décombres pris par les Allemands. Le plateau de Souville domine au loin toute la région ; entre lui et la pauvre forteresse, réduite en miettes, s'étendent ces avancées redoutables : les bois du Chapitre, du Chenois et de la Laufée, que nos superbes troupes défendent avec cette enragée vaillance qui fait l'admiration du monde entier.



AUTOUR DU FORT DE VAUX. — Les avancées du célèbre fort, quelques jours avant sa chute. Au dernier moment il ne restait plus trace de végétation en ce site; les incessants obus avaient tout réduit en miettes.



Le général Gilinsky parcourant les positions que nous occupons tout autour de Verdun.



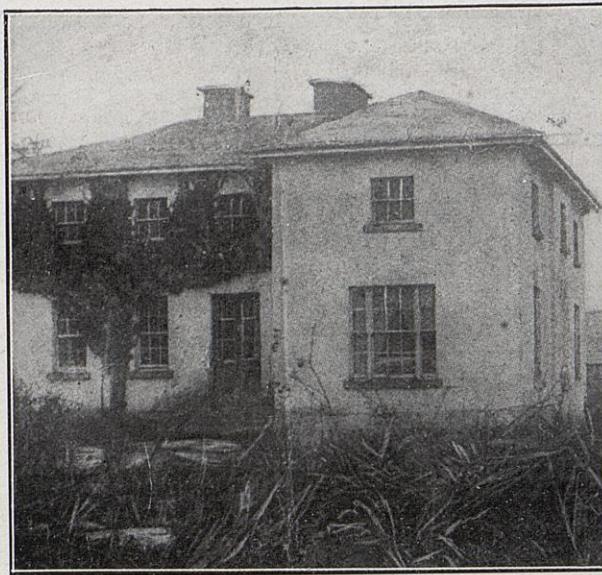
Essad Pacha, le chef albanais, est venu, lui aussi, admirer notre héroïque résistance.



DANS LA RÉGION DE VERDUN. — Un point a-t-il été à demi forcé par les Allemands, vite on constitue des défenses nouvelles; on organise des réseaux de fil de fer barbelé, on creuse des abris, on élève des remparts de sacs de sable.



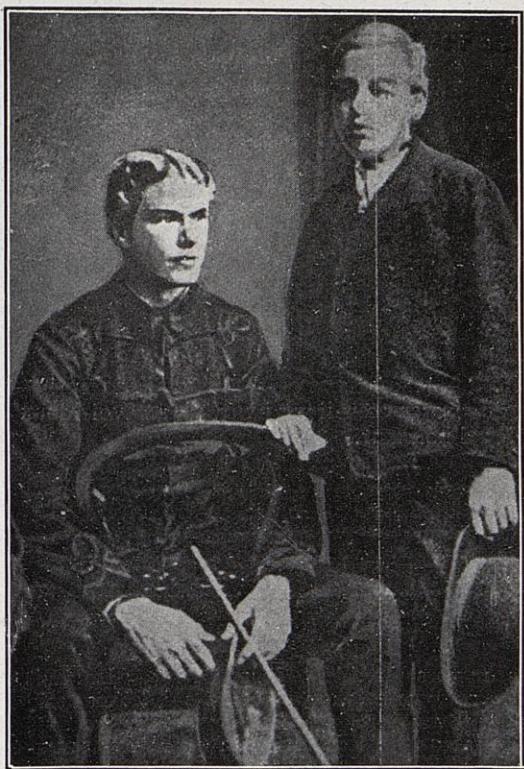
La nouvelle de la mort, dans les rues de Londres.



La maison où naquit Kitchener, à Tralee, en Irlande.



Le pavillon anglais en berne, au War-Office.



Kitchener à l'époque où il vint combattre pour la France.



Kitchener après ses expéditions du Nil et du Soudan.



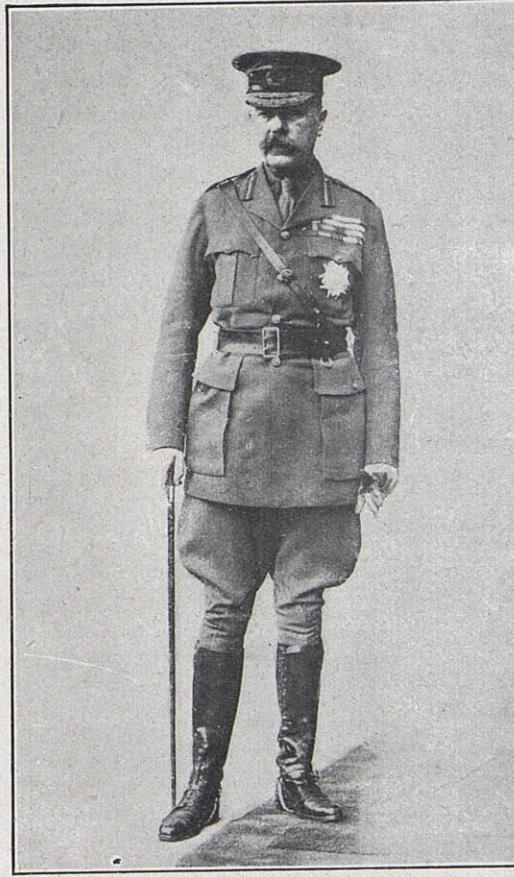
Kitchener après la victoire d'Omdurman et la prise de Kartoum.



Kitchener, lorsqu'il alla visiter l'Egypte et la Grèce, il y a quelques mois.



Lord Kitchener en grande tenue de Field-Maréchal.



Kitchener, tel que nous le vîmes, lors de son dernier voyage à Paris.

DIFFÉRENTS ASPECTS DU GRAND HOMME DE GUERRE ANGLAIS.



Le capitaine M et le lieutenant P, officiers aviateurs qui, ayant été faits prisonniers et internés en Allemagne, viennent de s'évader.

#### LES CHEVALIERS DE L'AIR

C'est notre confrère *Le Gaulois* qui a trouvé cette dénomination pour désigner nos vaillants aviateurs, aux exploits desquels nous consacrons aujourd'hui quelques illustrations.

A l'exemple de Gilbert dont tous les journaux ont conté dernièrement l'audacieuse évasion, en voici d'autres qui ont réussi à se faire libres, et en l'honneur desquels l'Aéro-Club de France a organisé une réception intime au cours de laquelle M. H. Deutsch de la Meurthe a tenu à honneur de souhaiter la bienvenue à ces glorieux pilotes.

Autour de lui se groupaient le capitaine Soreau, dont le fils a été victime d'un accident d'aéroplane ; le lieutenant de Lareinty-Tholozan, dont le frère a trouvé une mort glorieuse à Verdun ; MM. G. Besançon, secrétaire général de l'Aéro-Club ; A. Michelin, le commandant Ferrus, Etienne Giraud, Georges Blanchet, etc., prenant un vif intérêt au récit de leurs hôtes et à toutes les périlleuses étapes vers le rapatriement.

M. T., le recordmann des heures de vol sur le front — 420 heures au-dessus de l'ennemi ! — Titulaire de quatre palmes et de deux étoiles, vient de passer sous-lieutenant, va recevoir deux autres palmes et la Légion d'honneur.

Ces moeurs justifient l'appellation désormais accolée au nom de tous ces braves qui, à l'exemple de leurs devanciers du moyen-âge, perpétuent les admirables qualités de la race française si essentiellement chevaleresque.

A. B.



EN ALSACE : RETOUR DE RECONNAISSANCE. — Un des derniers vols du célèbre Boillot.



LA BRILLANTE VICTOIRE DES RUSSES. — « Kosowa » village de la Strypa, où les troupes austro-allemandes viennent d'essuyer une sanglante défaite.



C'est avec joie qu'après un long temps de repos, imposé par le climat, l'armée russe reprend à nouveau sa belliqueuse activité.



Munis désormais de canons, pourvus d'armes et de munitions, régulièrement ravitaillés, nos Alliés ne demandent qu'à « marcher » vigoureusement.

## JOURS DE GUERRE

**JUIN.** — *Un grand fantôme dans le soleil.* — Pour nous, avant la mobilisation, le général Galliéni, c'était l'homme de Madagascar, le pacificateur d'une île lointaine, un pays noir à la Loti, tout en palétuviers, et dont la reine, qui s'appelait Ranaval, gouvernait avec l'amour de ses premiers ministres.

Mais le mois de septembre 1914 devait effacer ces souvenirs et l'image coloniale du général Galliéni. Celui qui gouvernait alors Paris, dans une des périodes les plus sombres de son histoire, devant le péril le plus brutal et le plus chargé de conséquences désastreuses qui l'eût jamais menacé, avait su se conquérir cet amour des Parisiens, souvent bien éphémère, mais qui, durant qu'ils en brûlent, les anime d'un radieux fanatisme. Leur confiance en lui, qu'ils n'eurent pas à porter aux extrêmes limites de l'aveuglement, fut d'ailleurs aussi justifiée qu'elle pouvait l'être, puisque les armées qui rendirent à cette époque tant de modernisme au nom d'Attila ne dépassèrent point les premières zones du camp retranché de Paris.

Pendant quinze jours, Galliéni, ces syllabes quelle sonorité elles eurent à nos oreilles ! Les religieux, les croyants ont ainsi le nom de leurs plus saintes images sur les lèvres. Les grandes heures ont toujours revêtu quelque nom d'une sorte de pouvoir magique ; le prononcer, alors, semble accorder des grâces, déjà, l'immunité, à ceux qui le profèrent. Quelque chose de particulièrement méridional se perpétue à ce point de vue dans le sang français.

Aux premiers jours de septembre 1914, quand la flèche allemande fondait sur Paris, la population n'était pas loin de nous offrir l'image de ce que nous prendrions en exemple aux Napolitains lorsqu'ils invoquent, pendant une éruption du Vésuve, saint Janvier ou promènent la Sainte-Ampoule.

Je me souviens, un soir du début de cet inoubliable septembre, pendant lequel jamais Paris ne fut si beau, je me souviens d'avoir vu, boulevard Saint-Michel, inconnu, dans le fond d'une automobile, celui auquel l'Histoire accordera le surnom de *Sauveur de Paris*. Il était venu suivre un instant des yeux, *inspecter*, à leur insu, les troupes montées en hâte du Midi, appelées au secours des armées du Nord et qui, deux nuits entières, traversèrent la capitale, du Lion de Belfort à la gare de l'Est. Souvenir poignant et, cependant, qui m'est resté dans la mémoire comme avec des clartés de fête et d'apothéose. Les troupes qui se portaient dans de chaudes nuits d'été au devant de l'ennemi et de la mort, y couraient avec l'allégresse des soldats de Valmy et de Fleurus. Ces hommes, auxquels des femmes offraient des roses et qu'elles embrassaient à pleins bras, leur renouvelant l'amour de celles qu'ils avaient quittées quelques semaines ou quelques jours plus tôt, ces hommes, déjà, marchaient au triomphe.

Et je surpris sur les lèvres fermées du général un de ces sourires inexprimables qui dressent dans notre esprit la vision des dieux de l'ancienne Egypte, à jamais illuminés de cette même expression devant l'éternité qu'ils semblent avoir soumise et domptée.

Les honneurs que la population de Paris rendit au général Galliéni, la semaine dernière, allaient à ce visage aux yeux quasi-asiatiques de ces soirs-là, à ce mystérieux sourire dont tout l'insaisissable m'est demeuré présent. Ainsi, sur le front moulé de Napoléon et de Pascal à leur lit de mort, ou sur le faciès desséché du masque de certaines momies, subsiste l'amère sérenité du néant.

\*\*

**MARDI.** — *SAINT-MALO. — Le Butin.* — De hautes murailles qui datent du moyen âge, crénelées, percées de barbacanes et d'étroites fenêtres dont l'ouverture est défendue par des barreaux. Un donjon de granit, jadis dressé à même le roc, devant la mer... Tout le décor du château-fort du temps de la reine Anne de Bretagne, à laquelle, peut-être, on attribue plus de constructions qu'elle n'eut les possibilités d'en faire édifier, mais qui fut, quand même, certainement, une personne aimant la pierre et le gouvernement.

J'imagine qu'il lui plairait de voir, au pied de l'escarpe de son ancienne forteresse, les pièces de butin prises récemment à l'ennemi et exposées là depuis hier. Des platanes presque centenaires habillent d'ombre légère l'indétructible maçonnerie, et le soleil vient caresser en se jouant, à travers les feuilles transparentes du printemps, la lèvre nette et brillante qui cerne la gueule noire des canons allemands.

Dans un temps si changé du sien, il n'est pas interdit de se figurer la surprise d'Anne de Bretagne devant des armes si pareilles à celles qu'employaient jadis les hommes de guerre pour réduire les places assiégées. Mêmes mortiers, et, à quelques détails et dimensions près, semblables engins de mort.

Un bateau démontable, sur son char et qui évoque l'Yser ensanglanté, un poste d'observateur, à crêmaillère, une plaque d'abri de mitrailleuse, déchiquetée comme une feuille d'amadou brûlée par la pointe d'une tige de fer rouge, des masques destinés à préserver des gaz asphyxiants, montrent, évidemment, plus de nuances dans le *progrès* que ces sortes de *crapouillots* allemands, qui ne paraissent pas avoir changé depuis les origines des armes à feu.

Devant le château-fort du xv<sup>e</sup> siècle, ces armes du xx<sup>e</sup> sont présentées d'une manière bien faite pour obliger celui qui les regarde à réfléchir. Le kiosque de la musique militaire, sous les platanes, évoque les années de paix, les pantalons rouges, les *tourlourous*, *pioupious*, etc... La musique de Suppé, *Poète et Paysan*, ou bien la *Marche Persane*, ou encore une *Fantaisie sur Carmen* ou sur *Faust*...

Que de fantômes disparates évoqués, dans ce coin de la ville des Corsaires ! L'esprit qui a présidé à cet envoi de *matériel allemand*, dans les provinces éloignées des opérations, doit être félicité. Il suffit de se promener là pendant un quart d'heure, d'y écouter les gens, pour se convaincre qu'à ceux qui sont hors de la zone des armées les témoignages des combats livrés à présent sur plus de cinq cents kilomètres de front ne sont jamais indispensables.

Les Français de l'arrière réalisent la guerre avec plus de précision autour d'un faisceau de fusils à la crosse éclatée, au tube de métal tordu, devant de petits casques à pointe, de forme oblongue, sous lesquels la pensée reconstitue le crâne rasé et blond des bavarois ou des prussiens qui les portaient, leur visage rond et sanguin, leurs yeux enfouis et faux, leur nez camard, on ne sait quoi du porc et de la fouine.

Un bonnet à poil de uhlans est orné de la devise : *Mit Gott für König und Vaterland*. Et, au-dessous, en mouvement de ruban, ces quatre noms : *Peninsula, Waterloo, El Bodon, Barossa*. Sombre coiffure, funèbre débris d'uniforme où le noir de la mort ricane. Celui qui le portait s'en revient-il errer ici, la nuit, près de cette esplanade, dans l'ombre de ces crêneaux, de ces murs à échauguette ?

Les Malouins s'attardent à détailler les engins... Il me semble que les soldats blessés qui passent s'en éloignent plutôt... Evidemment, ils préfèrent suivre les remparts et regarder la mer. Ces armes, ce matériel sont comme tout poisseux de guerre encore. Il s'en dégage une odeur de cadavre, une atmosphère de gaz asphyxiants. Et, déjà, leur atroce usage, comme l'affreuse inutilité de leur avenir, évoquent le charnier, la tombe, le corbeau et le rat.

Combien des nôtres ont payé de leur existence la possession pour nous de ces débris. On voudrait dire à celui qui les fit fondre, celui pour lesquels ils furent créés, qui les voulut : Reprenez vos instruments perfectionnés, votre ignoble outillage, rendez au néant tant de cuivre ou d'acier, rendez-nous nos enfants, nos frères, nos amis, rendez-nous notre vie si douce de jadis !...

Mais, rien nous rendra-t-il ceux que nous avons perdus dont nous savions la beauté ? Et tous ceux que nous devrons à présent ignorer toujours ? Seule, la victoire peut, non les faire revivre, mais leur donner enfin pour linceul quelques rayons de soleil.

\*\*

**JEUDI.** — *Passé d'hier.* — Longues journées fleuries de juin, mouvement de la belle saison

dans les grandes villes; on ne peut s'empêcher, malgré tout ce tragique qui accapare l'esprit, de vous remémorer... Le mot de *regrets* serait faux ; on ne *regrette* pas les plaisirs passés, quand on a tant de pertes à déplorer ; mais on ne peut vaincre les réminiscences que font naître une coulée de soleil sur certains arbres en fleurs, la saveur d'une fraise, le parfum d'une rose ou d'un oeillet... Les nuances vermeilles d'un ciel de fin d'après-midi, le poudroiem doré que le passage d'une voiture lève sur le sol d'une chaussée, évoquent, à la paix heureuse, tant d'heures de notre jeunesse...

**Juin...** Soirs du Bois de Boulogne, dîners dans la pénombre couleur de pêche mûre filtrée par les abat-jour, souffle alourdi qui passait, musique des orchestres tziganes. Boldi... Ah ! qu'un tel nom est loin... Armenonville, Bagatelle, Longchamp, le Pré Catelan... Jeunesse!.. Groupes autour des boissons fraîches et du thé. La vie tenait pour ceux-là dans ces deux mots *Vouloir* ou *Pouvoir*... Cavaliers du matin, l'Allée des Poteaux. Élégance de Paris, dont le moins raffiné des passants ne peut humer, par un jour ou un soir de juin, la griserie sans en être troublé...

Alors, pendant quarante années, les printemps de Paris ont contenu tout cela. Pour l'étranger, qui en rêvait dans ses nuits troublées ; pour les femmes du monde entier, qui allaient avoir vingt ans, qui venaient de les avoir ou qui regrettaient de ne les avoir plus, le Paris de juin évoquait un Eden de plaisirs rassemblés, les délices d'un paradis aimable et bruyant, machiné comme une féerie, changeant et frémissant, à la manière des multicolores triangles lumineux d'un kaléidoscope...

Les regrette-t-on ? Non, certes, de tels regrets sont rendus impossibles par tout ce qui se précipite autour de nous, par la hantise de l'avenir, l'approche de demain, mais il semble que leur recul subit dans le passé, le brusque éloignement que leur a donné les deux années que nous venons de vivre, nous permettent d'en parler, comme nous parlerions de l'époque qui a précédé la guerre de 1870 ou la Révolution Française.

\*\*

La vie élégante de Paris n'est pas la seule dont cette première quinzaine de juin donne la nostalgie... Dans les faubourgs, le soir, quelle animation elle offrait, avec les lumières aveuglantes de ses concerts et de ses cinémas. Tout un peuple à demi-latin se laissait aller à la douceur que procure le sentiment d'une journée de labeur encore une fois révolue... La nuit tombait, lentement, lourde de promesses, et, sur le pas des portes, les commères assises chuchotaient, tandis que Jupillon reniflait la fumée de sa cigarette, appuyé des épaules aux contrevents déjà fermés d'une boutique.

Et les dimanches de banlieue, sous la tonnelle... Voûte légère et tremblante de la vigne vierge ; voisinage des vieux acacias aux branches ligneuses et moussues, qui faisaient pleuvoir leurs premières fleurs séchées. Et, parmi les mésandres vermicellés de l'ombre des feuilles agitées et des taches radieuses du soleil, des nuques inclinées, des profils d'adolescents et d'amantes.

Où sont tant de jeunes hommes qui dépendaient l'ardeur de ces vingt ans, dont on ne comprend bien sans doute qu'après quarante, tout le pouvoir et la force?... Pendant ces après-midis de l'Ascension et de la Pentecôte, en quelles tranchées ceux que le froid de la mort n'a pas tout raidis, évoquent-ils le passé ?...

Ni les vieux acacias noueux du Bois de Boulogne, ni ceux qui faisaient neiger sur les tables joyeuses des tonnelles leurs fleurs sacrées, n'auront donné leurs parfums et leurs grappes pour la dernière fois, ce juin de 1916. Il y aura de nouveau des belles laissant flotter leurs écharpes et faisant tourner la coupole de leur ombrelle sur les pelouses de Longchamp... Et des dîners au son des orchestres, à la lueur abricot des abat-jour... Il y aura, toujours, des promeneurs enlacés le long de la rue amoureuse... Et des rires en fusée montant sous les arceaux treillagés des tonnelles.

Mais quand ?

Et vous, vous qui ne serez plus là !

Albert FLAMENT.  
(Reproduction et traduction réservées.)



SUR LE FRONT RUSSE. — Un grand conseil de guerre : du général Broussiloff jusqu'au moindre capitaine, tout le monde travaille, étudie, fait de la stratégie pour assurer le triomphe des renaissantes offensives.



LE FRONT SUR LEQUEL S'EST PRODUITE L'ATTAKUE DE NOS AMIS LES RUSSES. — Tout d'abord nos Alliés attaquèrent les Autrichiens sur un front de 450 kilomètres, des marais du Pripet jusqu'à la frontière de Roumanie (4 juin). Puis les Russes donnèrent leur effort principal en Volhynie, à l'ouest de Rovno, ils culbutèrent l'armée de l'Archiduc Joseph Ferdinand, s'emparèrent de Loutsk, et continuèrent leur marche triomphale, chassant l'ennemi vers la région des Carpates.



DEVANT KILKIS. — Au second plan la colonne anglaise, au premier plan les troupes françaises.



Les villageois évacuent leurs villages situés dans la zone de guerre pour venir se réfugier derrière les troupes alliées.

#### POLITIQUE D'ÉNERGIE

Nous n'en sommes plus aux conversations diplomatiques, et lointain, déjà, est le temps où l'on avait espéré que l'éloquence de M. Denis-Cochin réussirait à gagner le roi des Grecs à la cause des alliés. La démarche de notre honorable envoyé n'ayant pas amené le résultat attendu et les agissements de Constantin étant devenus de plus en plus ambiguës, malgré ses protestations de maintenir le pays dans une absolue neutralité, on a pris, enfin, le parti auquel il aurait sans doute fallu se ranger tout d'abord, en montrant les dents et en abandonnant cette longanimité assez peu explicable dont nous avons fait preuve depuis l'occupation de Salonique.

L'entrée des Bulgares en territoire hellénique, à la suite d'une entente on ne peut plus suspecte avec nos ennemis, a plus que suffisamment motivé la nouvelle attitude que nous avons adoptée, et l'on ne peut que louer sans réserve le général Sarrail pour les mesures qu'il vient de prendre, afin de donner à cette attitude toute la signification qu'elle comporte.

Ce fut, pour commencer, la proclamation de l'état de siège, non sans avoir informé le gouvernement d'Athènes, qu'en raison de ses tractations avec la Bulgarie et l'Allemagne, les puissances garanties prendraient toutes les mesures résultant des traités de 1827 et de 1830, pour la sauvegarde de l'unité de la constitution de la Grèce.

A la date du 7 juin, vint la proclamation du blocus économique de la Grèce, et, de ce fait, aucun navire de cette nationalité ne pourra plus sortir des ports. Ceux qui se trouvent en mer seront conduits, soit à Malte, soit en France ; quant au capitaine grec du Port de Salonique, il a été remplacé par un officier de marine français.

Cette proclamation porte une atteinte des plus graves aux Compagnies de Navigation hellénique, et, du même coup, elle empêchera l'arrivée en Grèce de tout ravitaillement et de tout produit.

De son côté, l'Angleterre vient de remettre en vigueur les moyens de pression employés au moment de la crise de l'automne dernier : suspen-

sion des fournitures de charbon et contrôle strict de la navigation grecque. Comme premier résultat de ces rigoureuses mesures, la Grèce a voulu marquer son intention formelle de n'intervenir en aucune manière dans les opérations des belligérants, et prenant en considération les déclarations faites par le général Sarrail, au mois de novembre dernier et tendant à la démobilisation et au retrait des troupes grecques, elle a jugé que cette décision donnerait satisfaction à tous. C'est du moins sous ce jour que M. Scouloudis l'a présentée à la Chambre, en disant que les mesures prises contre la marine grecque, et qui, selon lui, n'ont jamais eu le caractère d'un blocus, perdraient sous peu de leur rigueur puisque, déjà, un certain nombre de navires avaient été relâchés.

Moins optimiste, assurément, M. Venizelos, qui accuse ouvertement l'Etat-Major d'avoir préparé le terrain pour la conclusion du traité d'alliance entre la Grèce et l'Allemagne, enseigne dans son journal (*Kirix*) que devant un pareil état de choses, il n'y a qu'un remède : la Révolution.

Faut-il attribuer à cette déclaration subversive la brusque résolution du Roi qui, aux dernières nouvelles, doit se retirer avec la Reine à Larissa, dans la région montagneuse de la Thessalie, à deux cents kilomètres de la capitale.

Dans cette retraite, il pense se soustraire aux pressantes réclamations dont il est perpétuellement l'objet, et il y pourra méditer sur les dangers de sa politique, qui conduira peut-être la Grèce au dénouement prédit par M. Venizelos.

On a lieu de trouver que le Roi agit au moins imprudemment, en abandonnant Athènes à l'heure où un vent de révolte s'y élève, et l'on s'étonne en même temps de la résolution de M. Scouloudis, président du Conseil, lequel aurait décidé d'accompagner les souverains dans leur villégiature.

En l'absence de la Cour et du Gouvernement, que pourra-t-il bien se passer ? C'est ce que nous ne tarderons pas à apprendre. Les Grecs commencent à y voir clair et à comprendre qu'au moment où se réunira le congrès de la paix, leur pays sera en fort mauvaise posture.

De là à rendre Constantin responsable, il n'y a qu'un pas.  
Le franchira-t-on ?

P. DE C.



Vue de la zone occupée par nos troupes et des points jusqu'auxquels les Bulgaro-Allemands se sont avancés.



Escadron de chasseurs d'Afrique au pied du fort de... Au fond du paysage souriant et agréablement accidenté, la Belatica (frontière).



Les Français prennent possession du fort de... Le colonel grec Photiadès, commandant de la place, s'entretient avec le général Q....



SUR LE FRONT DE MACÉDOINE. — Un groupe de nos vaillants chasseurs à pied, caché dans les rochers, observe l'ennemi embusqué à six cents mètres de là, face à Guevgeli.



LES BONS BERGERS. — Des troupeaux de moutons, abandonnés par les montagnards macédoniens, ont été recueillis et soignés par nos soldats. On leur aménage de bonnes étables, on les mène paître, ils sont enchantés! En voilà qui n'hésitent pas à se déclarer pro-alliés.

## ÉCHOS

## CARNET DE MARIAGE

Dernièrement a été célébré, en l'Église des Carmes, le mariage de M<sup>me</sup> Antoinette Le Grand, fille de feu M. Fernand



(Photo Vaillant-Tozy)

M<sup>me</sup> A. Le Grand et M. E. Dessart.

Le Grand et de Madame, née Martinet, avec M. Emmanuel Dessart, contrôleur des Contributions Directes, lieutenant de réserve de cavalerie détaché dans l'aviation, décoré de la Croix de Guerre, fils de M. et M<sup>me</sup> Dessart de Vaulx. Les témoins étaient pour la mariée : M. Marcel Le Grand, directeur général de la Bénédictine, et M. Louis Martinet, ingénieur civil, ses oncles ; pour le marié : M. Delatour, de l'Institut, conseiller d'Etat, directeur de la Caisse des Dépôts et Consignations, grand officier de la Légion d'honneur, ami de la famille Dessart, et le baron de Lalive d'Epinal, cousin du marié. M<sup>me</sup> Le Grand fut conduite à l'autel par son oncle M. M. Le Grand. La quête a été faite par M<sup>les</sup> Marthe et Isabelle Le Grand très gracieuses dans de ravissantes toilettes ; elles étaient accompagnées par M. Fernand Le Grand, engagé volontaire au 30<sup>e</sup> dragons, frère de la mariée et par M. Louis Le Grand remplaçant le frère du marié retenu au front.

## POUR LES ARTISTES

Quelques-uns de nos confrères viennent de fonder 7, rue Laffitte (IX<sup>e</sup>), l'Agence générale de publicité artistique

et théâtrale qui se propose de centraliser toute la publicité des artistes et des théâtres. Reposant sur le principe moderne de la division du travail et de son exécution par des spécialistes, cette initiative est certainement appelée à rendre de grands services aux uns et aux autres, en leur économisant temps et argent.

## UN SUPERBE MONUMENT

Le sculpteur J.-B. Belloc exposera prochainement, dans son atelier de la rue de l'Université, le modèle définitif du monument destiné à être érigé au quai d'Orsay et qui est consacré à la gloire de l'Expansion Coloniale Française. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette œuvre importante, d'une conception heureuse et nouvelle et où l'auteur du monument à Lamoricière affirme davantage encore les qualités de son talent. J.-B. Belloc, non seulement portraitiste excellentement doué, mais sculpteur militaire remarquable, présentera aussi les modèles des tableaux d'honneur d'un style à la fois élégant, noble et personnel, composés pour la Reconnaissance Nationale, association dont le but est de perpétuer la mémoire des soldats morts à l'ennemi.

## SOLDATS ET LETTRES

Un de nos amis nous envoie, de Salonicque, un fort curieux et fort intéressant magazine qui porte ce titre : « Revue Franco-Macédonienne ».

Excellemment dirigée par un érudit et un très fin lettré, le lieutenant Laurent-Vibert, éditée et rédigée exclusivement par des officiers, sous-officiers et soldats de l'armée d'Orient, cette très utile publication a pour but de fixer par une série d'articles l'œuvre accomplie par le corps expéditionnaire et de publier les travaux concernant l'histoire et la vie économique et sociale de la Macédoine.

La « Revue Franco-Macédonienne », remplit très bien le rôle que lui assigna son fondateur, le lieutenant Laurent-Vibert : elle fait mieux connaître la France aux populations d'Orient, et elle intéresse le public français aux questions macédoniennes.

\*\*\*

## SITUATION D'AVENIR

Brochure envoyée gratuitement sur demande adressée à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, Paris.

## THÉATRES

THÉATRE ANTOINE — *La Revue du Théâtre Antoine*, deux actes de M. A. Willemetz. — *L'Ecole du Piston*, un acte de M. T. Bernard.

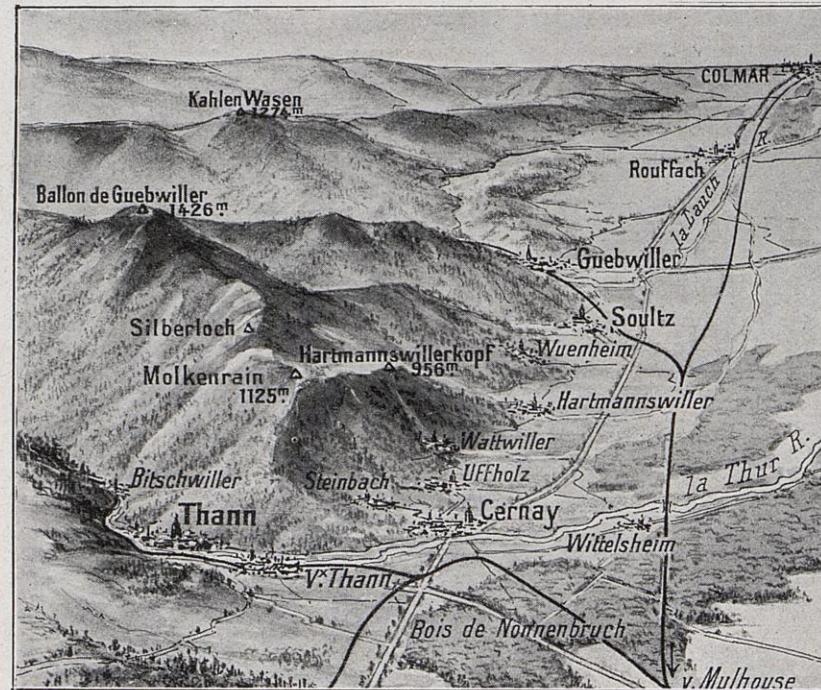
Il semble bien que tout ce qu'en ce moment on peut dire et chanter à propos des événements actuels, ait été dit et chanté dans les nombreuses revues de 1914, 1915, 1916 ; la façon seule importe donc et celle de M. Willemetz est personnelle et souvent heureuse. Le désir d'être original fait que parfois il ne donne pas à ses scènes une clarté suffisante, et ne tire pas d'idées heureuses tout le parti qu'il aurait pu ; c'est affaire de pratique ; il a les dons qui ne s'acquièrent pas.

Elle est fort ingénue, l'idée de nous montrer frappant à la porte du Ministère, les trois inventeurs qui se nommèrent Archimède, Papin, Montgolfier, et de nous rappeler qu'ils sont les grands-papas de nos sous-marins, de nos autos, de nos dirigeables. De même, le colloque entre M. Badin, l'employé de bureau que M. Courteline, en le mettant au monde, vous de toute évidence à être un auxiliaire, et Gaspard le héros de M. Benjamin et du Prix Goncourt, le combattant qui est héroïque avec simplicité, et patient parce qu'il peut évaluer l'effort qu'il a encore à faire.

D'inspiration moins élevée, la scène du taxi-maître de Paris est la plus complète, la plus spirituellement traitée du premier acte et elle est jouée à ravir par M<sup>me</sup> M. Deval et M. Vilbert. D'ailleurs, à côté d'eux, l'interprétation presque entièrement confiée à la troupe du Palais-Royal, est excellente ; il suffit de citer les noms de MM. Palau, Gabin, Louvigny, Mondos, et celui de M<sup>me</sup> J. Printemps.

Le second acte est plus confus ; on ne sait pas bien pourquoi il se passe à Bordeaux, si ce n'est pour permettre d'y intercaler le petit acte dont M. Tristan Bernard justifie le titre avec son humour habituel et sa façon de camper ses personnages en deux traits. Dans *L'Ecole du Piston*, nous voyons un jeune homme s'efforcer de se faire incorporer dans un régiment d'infanterie plutôt que dans un autre. Pour obtenir cette mutation si simple il va jusqu'au général, jusqu'à un ministre, avec lesquels il échange des conversations qui sont des modèles du genre, et il échoue. Par bonheur, il rencontre son ancien coiffeur, qui va bien facilement lui accorder ce qu'il désire, car, scribe du régiment, il n'a qu'un nom à ajouter à sa liste. Ce qui prouve que l'appui des petits est souvent plus efficace que les recommandations auprès de gens trop haut placés.

Marcel FOURNIER.



EN ALSACE. — La région de l'Hartmannswiller où la lutte reprend avec activité.



## RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

Adresser tout ce qui concerne cette partie (problèmes, solutions, etc.) à M. Ch. Cornet, au *Monde Illustré*, 13, quai Voltaire, Paris.

Délai d'envoi des solutions. — Les solutions, accompagnées du bon ou de la bande d'abonnement, doivent nous parvenir dans la quinzaine qui suit la publication des problèmes.

Le Gérant : Maurice JACOB.

## PREMIER CONCOURS

Ce concours comprendra tous les problèmes qui seront publiés dans les mois de mai et juin. Les devineurs auront à se disputer les trois prix :

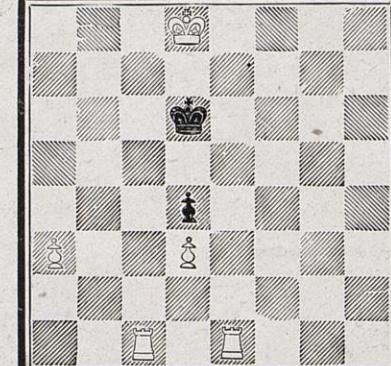
1<sup>er</sup> prix : Un flacon de parfumerie ;

2<sup>e</sup> prix : 3 volumes à 3 fr. 50 ;

3<sup>e</sup> prix : 2 volumes à 3 fr. 50.

41. — ECHECS  
par J. W. Abb.

NOIRS : 2 P.



Les blancs jouent et font mat en 3 coups.

42. — HOMONYMES

De votre jeune et frais visage,  
L'electrice, j'étais la beauté ;  
Mais un lapin, très en gaieté  
Cherche à me croquer au passage ;  
Comme vous pensez bien, je suis,  
Et vite derrière une glace  
Je trouve une assez bonne place :  
Ne lui dites pas où je suis.

## 43. — ACROSTICHE DOUBLE

\* \* \* \* \* \* \* \* \*  
H G E O S A R E C O  
E R P U C V I P R U  
\* \* \* \* \* \* \* \* \*  
R G I S L R L E T S  
E E S E E E T E E

Remplacer les \* par des lettres, de façon à obtenir 10 mots français en sens vertical et deux villes françaises dans le sens horizontal.

## PETITE CORRESPONDANCE

*A tous.* — Nous commencerons dans le prochain numéro la publication des solutions et des noms des devineurs.

*Aug. Marin.* — Le 7<sup>e</sup> vers n'a que onze pieds.

*A ceux qui nous envoient des problèmes.* — Ecrire chaque problème, question, etc., sur feuillets séparés avec la solution en bas ou au dos.

*Aux débutants.* — Contre 10 fr. nous enverrons francs deux brochures donnant des explications sur tous les jeux d'esprit, la cryptographie, les polygraphies du cavalier et du roi, ainsi que les notations des Echecs et des Dames.

*Un Rural.* — Dans vos carrés Janus changez le 5<sup>e</sup> vers, qui a 14 pieds.

*Géry Thiron.* — Remerciements. Nous espérons que le prochain concours vous donnera toute satisfaction.

Ch. CORNET.

## Récréations en Famille

17 Juin 1916

Bon à joindre aux solutions.

Imp. E. DESFOSSÉS, 13, quai Voltaire.